

La douce folie

« La folie, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent. »

Einstein

Albert ne s'aime pas du tout. Il a depuis toujours une sorte de mal-être, une sensation imperceptible, un étau qui lui prend le cerveau, non comme un serre-joint, mais par fulgurances. C'est un mal au ventre qui le tenaille quand il doit accomplir une tâche inattendue. La situation financière précaire de ses parents était également pour lui une source d'anxiété permanente. Il est rare de le voir sourire. Il semble constamment absorbé par ses pensées. Il fanfaronne, mais c'est un clown triste. Il fait des plaisanteries stupides et manie les contre-péties avec virtuosité. Comme s'il voulait montrer sa singularité. Exister plus par ses blagounettes stupides que par ses talents.

Quand il conduit, si un camion le serre de trop près sur un boulevard périphérique ou dans un tunnel, sans le moindre respect de la vitesse et de la distance de sécurité, il ressent une douleur désagréable dans les reins. L'impression désagréable que l'on veut le sodomiser. Il pense souvent que les autres automobilistes lui en veulent de son manque d'habileté au volant : on klaxonne pour un oui pour un non, derrière lui, lorsqu'il ne démarre pas au feu vert comme un pétard de feu d'artifice ou qu'il prend toutes les précautions qu'il croit juste pour entrer dans un rond-point.

Adolescent, il pensait qu'il serait libre en prison. Il imaginait que c'était le seul endroit où personne ne viendrait l'importuner. Heureusement, il n'a jamais commis de délits ou de crimes ! Il s'est contenté de pratiquer la randonnée et la varappe en solitaire. Cette forme d'escalade ne nécessite pas la présence d'un tiers pour assurer

le grimpeur. On ne sert ni de baudriers, ni de descendeurs, ni de dégaines, ni de cordes, ni de coinces et encore moins d'anneau de rappel.

Il ne s'est jamais drogué et a plutôt choisi de s'adonner au sport pour favoriser les mécanismes de la récompense, notamment par la sécrétion de Dopamine, source de motivation et de plaisir. C'est comme si, le désamour de sa famille, de ses camarades de classe et de ses collègues de travail devait être compensé par une activité physique intense.

Le système fonctionna bien tant qu'il n'a pas été enfermé dans un bureau toute la journée. Mais quand le rejet de ses chefs a déglingué ses motivations à bien faire, et qu'il n'a pas pu pratiquer le sport le soir ou à l'heure du déjeuner, il s'est tourné vers l'alcool pour calmer ses angoisses. Sa Foi était alors vacillante. Il n'avait pas totalement intégré que le tombeau vide de Pâques est une matrice vers une vie nouvelle en Christ et qu'il faut y brûler toutes les bandelettes de ses querelles, des ses animosités, de ses médisances et des ses mépris. Faire mourir le vieil homme et renaître à une Vie nouvelle. Il devra boire le breuvage amer jusqu'à la lie pour comprendre qu'il n'est plus seul quand il marche sur les pas du Fils de l'homme.

Il se rappelle d'une réunion où il était totalement sobre et lucide, mais où il s'est peut-être maladroitement comporté ou était trop impressionné par le directeur général de l'entreprise publique où il a travaillé pendant plus de 27 ans. Suite à cette rencontre décisive pour sa carrière, ledit dirigeant a envoyé un message à son supérieur hiérarchique : « Je ne veux plus voir ce monsieur ! ». Albert avait présenté ses dossiers sans savoir qu'il faut parler de la pluie et du beau temps, de la situation dans nos « lointaines provinces », de la carrière des uns et des autres, pendant plus d'une heure, avant d'expédier en moins de cinq minutes le sujet qui est l'objet de la réunion.

Quand il a vu le film *Ridicule*, de Patrice Leconte, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes dans la salle de cinéma. On se souvient de cette histoire de Grégoire Ponceludon de Malvoy, jeune aristocrate désargenté, qui arrive à la cour de Versailles pour demander de l'aide à Louis XVI pour assécher les Dombes, sources d'épidémies et causes de maladies pour ses paysans. Il comprend que tout le monde se fiche de son affaire et qu'il doit mener une vie mondaine et débridée pour obtenir une audience.

Sauf qu'Albert n'avait pas souhaité être invité à cette réunion de haut niveau. Il avait été convié, à la dernière minute, en remplacement de son chef de service, par le directeur général pour discuter d'un sujet crucial. Malheureusement, il a abordé le sujet sous un angle technique plutôt que politique, ce qui lui a valu la mise au placard.

Comme il avait perdu toute valeur sur le marché de l'emploi dans le secteur privé, en raison de son enracinement dans cette entreprise publique où il avait désappris à travailler, il imagina une nouvelle orientation professionnelle. Après cette relégation, il n'avait pas d'autre choix que de démissionner, comme le lui a expliqué un ami qui dirigeait un cabinet de chasseurs de têtes. Albert n'a jamais eu un QI très élevé. C'est un besogneux. Donc, il ne rentrait pas dans la catégorie visée.

Il aurait dû prendre la tangente quand il avait encore une expertise technique reconnue. Huit longues années s'étaient écoulées depuis qu'il avait abandonné l'informatique et les réseaux. Tous les brillants ingénieurs qui l'avaient rendu intelligent, pour se soumettre à des administrateurs plus bornés que des officiers supérieurs et plus arrogants que des dindons. Leur conscience de caste dominante empoisonnait toutes les relations au travail. Ils le rendaient crétin et peu sûr de lui. Albert oscillait entre la servilité d'un collabo ou la rébellion d'un adolescent en

crise. Il était *has been*, comme on le dit dans le milieu de l'informatique. C'était trop tard pour prendre un nouveau départ dans une Société de service en informatique.

Ayant beaucoup fréquenté l'École parisienne de Gelstat Thérapie, il pensa que de s'installer comme psychothérapeute serait une solution. Quand il passa les épreuves de sélection après trois ans assidus de formation, il fut tellement ému qu'on lui conseilla poliment une autre orientation. Il ne pouvait retenir ses larmes en évoquant l'attaque ciblée des *Twin Towers* du *Word Trade Center*.

Albert a toujours été à côté de la plaque. Il n'a jamais été à sa place et à son office. Il ne jouera jamais le bon rôle sur le théâtre du monde du travail. Il s'activera sans ménager ses efforts quand on attendra de lui de la quiétude. Il sera apathique lorsqu'on voudra qu'il bouge. Entre ces deux états, il sombrera dans la dépression et ne pensera qu'à mettre fin à ses jours.

Albert souffre d'une forme de douce folie extrêmement irritante pour ses proches. Il suit systématiquement le même cycle mental : euphorie et hyperactivité, dégoût de soi, complète paresse. Il attend toujours un résultat différent, c'est-à-dire qu'il espère que les gens vont comprendre son fonctionnement et l'aimer. Mais, rien ne change dans sa relation avec les autres. Seuls le rassurent les psychologues et son psychiatre, parce qu'ils sont payés et formés pour cela.

Albert veut toujours avoir en tête le contenu de ses armoires, de ses tiroirs, de ses bibliothèques, de sa cave, de son garage, du coffre de sa voiture et de sa boîte à gants. Il connaît parfaitement l'agencement de leur espace et sait exactement où chaque objet est rangé. Il les vide régulièrement, en jetant ou en donnant ce qui lui semble superflu. Il évite de surcharger sa cuisine ou son réfrigérateur en ne conservant que le strict minimum de provisions. S'il y en a trop, il en mange et en boit l'excédent. Il vit en permanence une forme de kénose : un besoin impératif de

se vider de tout ce qui l'encombre au plan matériel pour oublier ce qui le tourmente et laisser la place au grand mystère de Dieu. Il passe son temps à se désespérer de lui-même et à espérer un message de Dieu. Il s'est beaucoup activé dans l'associatif pour être au service des autres en oubliant que seule la prière a du sens pour vivre le plein Amour que Dieu offre aux hommes depuis des millénaires. Il se souvient de ce sermon du pasteur Alphonse Maillot qui disait pour fustiger ceux qui placent les œuvres avant la grâce : *« je préfère cent personnes qui prient que trois colonies de vacances, un hospice pour les vieux et un foyer pour les jeunes. »*

Je vous ai déjà dit qu'il est atteint d'une forme de douce folie, mais tant qu'il ne nuit à personne, ce n'est pas grave. En revanche, dès qu'il se trouve dans un contexte peu sûr — désorganisation des journées de vacances, repas à des heures irrégulières, retard d'un ami lors d'un rendez-vous —, il se transforme en une personne stressée, insupportable et odieuse. Le pire, c'est de le faire languir pendant des mois en le gardant dans le flou au sujet de la réservation d'un lieu de villégiature ou d'un billet d'avion.

Plus il vieillit, plus ses tocs sont devenus un handicap pour lui-même. Il vaut mieux qu'il vive seul, même s'il ne supporte pas la solitude. Il déteste entendre les personnes se plaindre de leurs petits maux ou de leur situation financière. Il évite comme la peste le groupe des « tamalou », cette association de retraités qui ont toujours mal quelque part ou ceux qui viennent de subir une opération. Ils épuisent son énergie. Cependant, s'ils sont atteints d'une maladie grave en phase terminale, il se rend à l'hôpital ou chez eux.

Il lui arrive parfois de se demander s'il aurait dû embrasser la vie monastique. Les règles monastiques sont aussi strictes qu'une partition de musique. Chaque heure de la journée est rythmée avec précision, comme les mouvements d'une horloge suisse : prières, offices, repas en silence et travail manuel. Sa passion pour le chant

grégorien aurait même apaisé son âme tourmentée. Il ne peut pas ignorer sa sensualité et son attrait pour le sexe. Il n'adhère pas aux dogmes et aux superstitions de l'Église catholique romaine, mais il respecte le sacrifice de la messe qu'il trouve grandiose.

C'est un défi de taille pour un mystique de concilier ces contradictions apparemment insolubles et de garder la maîtrise de soi (ou la tempérance) quand tout ton environnement est peuplé d'images de nourritures abondantes, de spiritueux savoureux, de starlettes aux robes fendues, de femmes topless sur la plage, de sportives aux tenues moulantes, de fornication suggérée dans les films et les séries de télévision. La maîtrise de soi serait, d'après les Pères de l'Église, une vertu intérieure qui se développe qui fait que l'on est chaste, sobre et modéré. L'expérience a montré que nombreux clercs et éducateurs, soumis à cette règle, ne peuvent résister à leur pulsion pour les petites filles et les petits garçons. Qui a donc la solution en matière de sexe ? Les partisans des plans cul ? Les abstinents ou les modérés ? Pour Albert, ce sujet demeure une vraie souffrance.

Vanités artistiques

Le talent, ça n'existe pas. Le talent, c'est d'avoir envie de faire quelque chose. Jacques Brel.

- Ce qui caractérise Albert, c'est son manque réel de talent artistique, mon cher Sancho !
- Vous exagérez mon bon maître : ne vous a-t-il pas dessiné sur votre fier destrier ?
- Son épouse a accroché dans son bureau un cadre doré me représentant !
- Parce qu'elle défendait les causes perdues ?
- Je ne sais pas, Sancho.
- Albert, à la moindre occasion, écrit un poème qu'il illustre d'une aquarelle, d'un tableau ou d'une sculpture.
- Dans aucun de ces domaines, il n'a le moindre talent !
- Parce qu'il a eu un 2/20 au bac français ?
- Il commet une erreur dans chaque mot qu'il écrit !
- Vous exagérez, mon cher maître !
- Il n'y connaît rien en poésie classique. Et, quand il écrit en vers libres, ça évoque une série d'ombilics violacés sur une page blanche.
- Vous semblez très critique envers lui, cher maître.
- Vous avez déjà affirmé, d'un ton docte, qu'il publie ses excréments poétiques dans des revues littéraires.
- Ai-je jamais tenu ces propos, Sancho ?
- Albert, dans ses écrits, dénonce les maux de la société de son époque : la guerre, l'intégrisme religieux, l'aliénation prolétarienne et le capitalisme.
- Il se prend pour *Candide*, cet abruti ?
- Il dit qu'il faut puiser toute son énergie dans son jardin intérieur pour connaître un vrai bonheur !
- Quel crétin ! Un vrai *Candide* du *New Âge* !

- Que si tout le monde trouve la paix intérieure, la paix déferlera sur le monde, tel un tsunami d’amour ou une avalanche salvatrice.
- Ça suffit ! Tu dois arrêter de déverser un tel venin, mon cher Sancho, ou je te mets au cachot avec du pain sec et de l’eau et/ou je te fais écouter *France Inter* toute la journée pour te rééduquer de toute pensée charitable, généreuse et altruiste.
- Son père apaisait son fils rebelle avec du pain sec et de l’eau.
- Tant que l’on n’est pas enfermé dans un cagibi ou dans un cachot, c’est supportable.
- Quel est votre avis sur l’art en général, mon cher maître ?
- Tu adores passer du coq à l’âne !
- Je vous ai posé une question simple, mon cher maître.
- La peinture, la musique, la sculpture, le théâtre et la danse ne devraient pas idéaliser la beauté.
- Ah ?
- Il faut des installations, comme un tas de charbon dans une pièce vide.
- Un bidet ?
- Bien sûr ! Le bidet, c’est la base !
- Ou une représentation in live de *l’Origine du monde* de Courbet, comme la performeuse luxembourgeoise Deborah de Robertis.
- Tu as tout compris, Sancho. La création artistique consiste à faire le maximum de buzz !
- C’est osé !
- Peindre de natures mortes, des marines, dessiner ou sculpter des modèles vivants est devenu totalement ringard.
- Ah bon ! Et l’opéra ?
- L’opéra est une forme d’art élitiste et restreinte, typique de la culture bourgeoise. On s’habille pour assister à une représentation à l’Opéra, même si on a du mal à suivre les paroles. Les sons les plus aigus des sopranes sont insupportables. Les basses vous fichent le bourdon. L’essentiel est de mettre en évidence sa robe de

soirée et ses bijoux sur une poitrine avantageuse. Quant aux messieurs, leur gros ventre de nouveaux riches ou leur allure sportive du Racing Club, font l'affaire. C'est aussi l'occasion de porter un toast au champagne, dans les salons privés, en évoquant les rhumes du CAC 40 et du NASDAQ.

– Et la *Flute enchantée*, mon cher maître ? On dit que c'est un opéra initiatique pour les francs-maçons.

– Malheureusement, ils l'ont abandonné dans la plus grande pauvreté !

– À sa mort, on l'aurait enterré dans une fosse commune avec les autres indigents.

– Haydn a beaucoup aidé Mozart quand il était sans le sou.

– Probablement, probablement.

– Don Quichotte ? Que dire des *Requiem*, des *Stabat mater* et des *messes du Couronnement* composés par les plus grands génies de la musique classique ?

– Laisse cela aux chorales d'amateurs qui s'habillent comme des professionnels, portant des costumes noirs avec un nœud papillon ou un foulard blanc. Ils se rassemblent dans le chœur des cathédrales, comme des guêpes dans leur nid. Ça vrombit avec la même intensité.

– Vous êtes odieux ! Sans toutes ces chorales, le répertoire classique lyrique se perdrait.

– C'est le rôle des grands ensembles professionnels, mon cher Sancho.

– Des gardes républicains en costumes d'apparat qui chantent sous l'Arc de Triomphe ou lors des Jeux olympiques ?

– Ne sois pas si réducteur !

– Qu'est-ce qui reste pour vous dans le répertoire musical, mon cher maître ?

– Ce qui génère des revenus, mon cher Sancho ! De l'argent, Sancho !

– L'art et l'argent, quelle drôle de paire !

– Un couple gagnant !

– Vous exagérez un peu.

– Les musiciens, sous l’Ancien Régime, étaient traités comme de simples domestiques pour divertir les soirées. Les peintres et les écrivains crevaient de faim. Sauf s’il faisait les portraits en grandeur nature des puissants.

– Et alors ?

– Aujourd’hui, le moindre chanteur qui gueule dans un micro, en anglais, la même chanson que les autres interprètes de l’*Eurovision*, mais avec un bon agent pour soutenir ses pseudo-performances, devient millionnaire.

– Et les groupes ?

– On vise le jackpot avec du rock, du métal, du bruit, de la musique qui fait mal aux tympans, des effets pyrotechniques, du sexe et de la drogue.

– Un public déchaîné et conquis, c’est ça ?

– Tu as tout compris, mon cher Sancho !

– Je ne comprends pas la spéculation financière sur l’art contemporain.

– C’est pourtant très simple, mon cher Sancho !

– Ah ?

– Toutes les œuvres des grands maîtres disparus sont dans des musées ou dans des collections privées.

– À la fin du XIX^e siècle, un mécène comme Jacquemart André a rassemblé, dans un superbe écrin, avec son épouse, la peintre Nélie, des œuvres du monde entier.

– Il a su faire profiter au monde de la fortune colossale de sa famille, acquise sous Napoléon III !

– C’était moins dangereux, pour un spéculateur, que les emprunts russes !

– Mon cher Sancho, revenons à nos moutons. Les nouveaux riches, ne disposant pas de tableaux de maîtres, ont favorisé l’art contemporain, qu’ils ont eux-mêmes coté.

– Vous exagérez, mon cher maître !

– Je ne pense pas. Ils ont l’habitude de déterminer les prix et de négocier en bourse les produits de luxe qu’ils fabriquent et qui se vendent très bien à l’étranger. Ils

utilisent les mêmes techniques de marketing et les mêmes circuits de distribution. Ils bénéficient d'un puissant lobbying et d'un carnet d'adresses bien fourni.

– Comme tous les personnes d'influence !

– Mieux que cela. Ils mettent en pratique le capitalisme darwinien de la sélection sociale auprès des artistes.

– Je n'ai jamais rien lu là-dessus, mon bon maître.

– Certains théoriciens d'économie et de sociologie ont pensé, dès le XIXe siècle, que la sélection naturelle des espèces dans la nature s'applique aussi aux individus les moins lotis au plan social et culturel. Ils doivent être éliminés et la société tout entière en tire profit.

– C'est cruel !

– De nombreux darwinistes sociaux se disent favorables au capitalisme libéral et au racisme. Ils estiment que l'État ne doit pas intervenir dans la « survie du plus apte, même parmi les démunis ». Ils affirment que certaines races sont biologiquement supérieures aux autres.

– Je crois que votre esprit est particulièrement embrouillé. Vous mélangez tout, mon bon maître !

– Tu crois vraiment cela, Sancho ?

– Je pense surtout que vous n'arriverez jamais à travailler comme chroniqueur pour *Connaissance des Arts* ou *Livres Hebdo*.

– Tu as peut-être raison, Sancho, je suis vraiment trop décalé.

– Oui, vous êtes carrément fou et complètement déjanté, mon cher maître !

– Ah ?

– Mais pas assez vulgaire et anarchiste pour écrire dans *Charlie Hebdo*.

– Je pourrais tenter ma chance dans la presse régionale.

– Avec Bolloré ?

– Tu as raison, je n'ai aucune chance.

- Pourriez-vous me dire, mon bon maître, pourquoi les plus grandes plumes littéraires et les philosophes de renom ont soutenu le fascisme ou le stalinisme ?
- Pour ce qui concerne le fascisme, des écrivains tels que Charles Maurras, Louis Ferdinand Céline, Drieux La Rochelle et Maurice Bardèche rejetaient l'héritage positif du siècle des Lumières et la démocratie parlementaire, tout en dénonçant un prétendu complot judéomassonique.
- Ils étaient franchement antisémites !
- Bardèche est même l'un des fondateurs du négationnisme de la *Shoah*. Il affirmait que l'extermination visait principalement les poux qui infestaient les prisonniers, plutôt que les êtres humains.
- Pourquoi Gide se fait-il le défenseur du régime soviétique ?
- Il le fait probablement parce qu'il s'engage auprès du parti communiste en faveur des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il écrit beaucoup d'œuvres contre le colonialisme.
- Après son voyage à Moscou en 1936, cet écrivain homosexuel, issu de la haute société protestante, qu'il rejette vivement, témoigne de sa désillusion face au système soviétique. On l'expulsera du Parti communiste français.
- Mais qu'en est-il de Sartre et de Staline ?
- Selon certains experts, Sartre aurait assimilé le communisme au stalinisme. Il aurait souhaité les faits sans voir les effets. « L'aliénation pour Sartre est notre expérience du monde matérialisé ».
- Une sorte de cécité, de décalage entre la perception et la réalité, une tendance à vouloir que les événements se conforment à nos désirs les plus profonds ?
- C'est plus subtil que cela : Sartre critiquait la pensée conventionnelle de sa propre communauté concernant le tiers monde. Comme il pense que l'existence précède l'essence, il fallait s'opposer à la doctrine bourgeoise et religieuse qui favorise ceux qui sont bien nés.
- Il a plaidé pour que ceux qui échappent à l'aliénation bourgeoise puissent jouir pleinement de leur liberté en se libérant de toute forme de contrôle.

– Sa compagne, Simone de Beauvoir, et les mouvements féministes ont largement exploré l'idée d'abandonner le patriarcat et d'affaiblir l'homme dominant et machiste. Cette décision était justifiée après des siècles de domination masculine, de viols, de mariages forcés et de guerres pour prouver à d'autres tribus de mâles qu'ils sont dotés du sexe le plus long et le plus rigide. Ils ont même réussi à persuader des ingénieurs brillants de créer des armes de plus en plus sophistiquées. Pour satisfaire leur ego ? Par passion pour la maîtrise technique ? De la performance ? C'est le grand mystère de l'histoire de l'armement depuis les débuts de l'humanité.

– Sartre et Camus étaient en désaccord sur la tolérance envers les pieds-noirs néocoloniaux ? N'est-ce pas ?

– Ce fossé entre le fascisme d'extrême droite, collaborationniste, néonazis, pro-OAS — et depuis peu judéophile — et le totalitarisme d'extrême gauche tiers-mondiste et islamophile, souvent adossé au terrorisme pseudo-religieux, trouve son terreau dans ces courants de pensée qui ont agité l'Europe de 1930 à 1948.

– Vous êtes exaspérant, mon cher maître !

– Tu as raison, remontons sur nos destriers et partons nous défouler dans la Mancha !

– On dégustera des *gachas del amorti* ?

– Arrosés de *Pelereda*, mon cher ami Sancho.

– Ça me reposera des divagations de votre Excellence !

– Ton insolence n'a d'égale que ta bêtise !

– Respect, respect...

– Pour me faire pardonner, je vais te réciter des extraits des textes poétiques que je préfère.

– La poésie n'a pas la place qu'elle mérite.

– Tu as raison. Soit elle est très élitiste et s'adresse à un public très savant sur *France Culture*. Soit elle est captée par la chansonnette et/ou la vulgarité mortifère du *Rapp*. Soit elle est portée par des clubs de poésies au sentimentalisme déconcertant.

- Poètes sans grand talent qui hantent tous les lieux où l'on organise le *Printemps des poètes*.
- Aragon, Char, Brassens, Ferrat, Césaire, Senghor, Ingrid Joker, Nicolas Dieterlé sont des écrivains de génie totalement oubliés des médias.
- On les sort de la naphtaline dans les grandes occasions.
- Grand Corps Malade, Christian Bobin et François Chang sont souvent invités dans les émissions littéraires pour le grand public.
- On n'y verra jamais tes amis Nicole Barrière, Jean-François Blavin, Martial Maynadier, Maggy de Coster, Jean-Claude Morera, Catherine Cohen et Thierry Sajat qui défendent la poésie par vents et marrés auprès de publics défavorisés et acculturés.
- Les poètes sont souvent trop modestes.
- Est-ce pour eux une attitude d'humilité au service de quelque chose qui les dépasse ?
- Une très grande pudeur pour garder, en soi, un trésor précieux à conserver.
- Ou plus prosaïquement, une forme d'orgueil de poètes maudits ?

Épilogue — Le monstre

« Celui qui combat des monstres doit prendre garde à ne pas devenir monstre lui-même. Et si tu regardes longtemps un abîme, l'abîme regarde aussi en toi. » Nietzsche

Depuis son enfance, Albert a éprouvé une faible estime de lui-même. Il luttera toute sa vie au quotidien pour s'aimer un peu. C'est un monstre. Il pensera souvent que sa famille le rejette, car il est trop atypique. Il ne pleurera pas beaucoup à l'enterrement de ses parents, et ne se rendra jamais sur leur tombe. Il n'éprouvera jamais de mépris pour ses géniteurs. En réalité, il respectera leur vision utopique et idéaliste du monde. Il ne regrettera qu'une chose : qu'on l'associe malgré lui à cette vision idéale, sans qu'il ait son mot à dire.

Il aura l'habitude de se rendre sur la tombe de cet adolescent de 12 ans, décédé dans ses bras alors qu'il n'avait que 17 ans et demi. Il en avait la responsabilité. Sans qu'il ne sache vraiment ce qui s'est passé pendant son absence, alors qu'il appelait ses parents depuis une ferme pour une fille blessée après une chute dans un fossé, effrayée par le passage d'une voiture qui aurait pu l'écraser, ce garçon s'est mortellement blessé. Plus tard, il l'a retrouvé dans la vasque d'eau d'un torrent. Il essaiera de lui faire le bouche à bouche, mais en vain.

Il se sentira responsable de la mort de cet enfant toute sa vie, même si les gendarmes, après trois heures d'interrogatoire, le mettront hors de cause. Il ne pourra pas assister aux funérailles, car il devra retourner travailler. Comme dans les pièces de théâtre, *« the show must go on »*.

Les parents du jeune garçon ne déposeront pas de plainte et le procureur de la République ne lancera aucune procédure judiciaire contre son père pour homicide involontaire.

Il n'y avait pas de cellule psychologique spécialisée pour soutenir les témoins d'un événement traumatisant. On cachera la poussière sous le tapis. Personne ne pensera à accompagner les parents dudit garçon sur les lieux de l'accident.

Quand Albert ne sera plus capable de porter seul le poids de sa culpabilité, il frappera, à 45 ans, à la porte d'une psychothérapeute Gelstat. Les séances dureront huit ans avant qu'elle ne l'oriente vers un psychiatre, qui l'aidera à ne pas mettre fin à ses jours. Il découvrira ou comprendra de lui-même que, même si l'on se débarrasse progressivement du poids qui nous ronge de l'intérieur, il restera toujours une cicatrice. Il est essentiel d'affronter les réalités qui façonnent notre existence, sans se laisser submerger par des pensées morbides et obsédantes. C'est tout un art ! L'art d'éclairer ses ténèbres avec la Lumière de l'espérance et de l'amour. Idée généreuse, sauf que pour lui, la caverne des idées noires et de la désespérance du monde est plus profonde qu'une mine de charbon sur un bassin houiller. Que la lampe tempête du mineur est faible et le pic à charbon malhabile.

Il se considérera comme un monstre parce que sa mère, qui ne l'a pas beaucoup aimé, croit-il, a fait une dépression nerveuse profonde avant de succomber à un cancer qui a rongé ses entrailles. Son père suivra peu après. Ils ne profiteront jamais de leur retraite. L'accident mortel d'un enfant, qu'on leur avait confié, a complètement bouleversé leur vie. Il s'identifiera à un monstre parce qu'il n'a jamais su se faire aimer ni par ses parents ni par la mère de ses enfants. Il a toujours aimé son amie d'enfance, qui lui a apporté plus de tendresse qu'il n'était capable de lui offrir. Albert était une personne handicapée de l'amour, mais sans carte *ad-hoc* pour le certifier aux grands parkings de la câlinerie et de la douceur.

Il a été toujours arrogant, critique et insupportable dans les associations sportives, culturelles ou pseudo-humanistes où il ne se sentira pas en sécurité, notamment si des propos islamophobes, antisémites, antiprotestants, anticatholiques, sexistes et régionalistes sont énoncés comme une tautologie par certains membres, sans la moindre sanction administrative ou d'exclusion. Quand il en démissionnera, tous les adhérents en seront satisfaits sans le manifester ouvertement. Certains, parmi les plus empathiques ou les plus hypocrites, lui téléphoneront en lui signifiant qu'ils regretteront son dévouement et son implication.

Il était mon ami, et je ne l'ai jamais vu se moquer de qui que ce soit. Au contraire, il avait toujours un mot gentil pour tout le monde. Non, pas comme un politicien qui va à la pêche aux voix, avec un sourire goguenard, sur les marchés, le samedi matin. La semaine dernière, nous étions tous les deux équipés de raquettes à neige, au cœur d'une vaste étendue de pins et d'épicéas. Une randonneuse, croisée au hasard d'un sentier, se plaignait de ne pas apercevoir le ciel bleu, obscurci par la brume. « Tant que l'on a le ciel bleu dans le cœur, c'est l'essentiel », lui répondit-il.

Après notre escapade hivernale, où nous avons bravé le froid et l'humidité, nous avons de nouveau croisé au parking cette dame, dans la soixantaine. « Vous aviez raison. J'ai gardé le ciel bleu dans mon cœur pendant tout mon périple. J'en ai oublié la brume ! »

Albert a mis beaucoup d'années à s'aimer et à se détacher de la peur inoculée par les ecclésiastiques à leurs ouailles avec l'enfer, en raison de leur incapacité viscérale à faire le bien et à adorer Dieu, Jésus, Vishnou ou Allah.

Les hommes politiques ont tendance à obtenir des suffrages en agitant devant un public émerveillé et inquiet les plus grandes craintes : l'étranger, l'immigré, le crime organisé, le terrorisme, la récession économique, l'inflation, le chômage. Au lieu de

dire qu'ils sont là pour gérer la cité et s'occuper des plus pauvres sur les plans matériel et culturel. « Ce qui pourrait faire reculer les zones de non-droit où sont relégués les laissés-pour-compte du capitalisme libéral vorace et darwiniste ! Des mouchoirs *kleenex* que l'on rejette dans les poubelles de l'histoire quand on n'a plus besoin d'eux sur les chaînes de montage, le bâtiment, le ramassage des poubelles ou le soin à la personne, tout en les accusant de toucher des aides sociales. Un nettoyage au *Karcher* des banlieues et un retour chez eux, avec leurs enfants nés en France, font partie des mesures préconisées par la droite et les patrons », répète souvent Don Quichotte, qui ne partage pas leurs idées xénophobes et racistes.

Les recherches ont été interrompues à proximité de Lans-en-Vercors où était stationné son véhicule 4X4, adapté aux routes les plus dangereuses et les plus vertigineuses en hiver. Nul ne sait si Albert est tombé dans une doline, occultée par la neige ou des branchages. Il avait l'habitude de s'aventurer seul en montagne, quel que soit le temps. Qu'il repose en paix auprès de ses amis Don Quichotte, Sancho Panza et Candide, qui sont les différentes facettes de son Janus intérieur.

On m'a remis ses carnets dans lesquels il consignait ses souvenirs et ses idées les plus décalées. J'ai essayé de les retranscrire en respectant autant l'esprit que la lettre. Si j'ai ressenti beaucoup de tristesse et de solitude dans ses écrits, j'ai perçu en filigrane qu'il essayait de se nourrir des douze fruits de l'Esprit : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la fidélité, la douceur, la maîtrise de soi, la modestie, la chasteté et la contenance.